

Ce que la philologie / linguistique romane doit aux savants allemands¹

En 1898, Gaston Paris, au sommet de la gloire dont il jouit en tant que chef de file de la philologie romane universitaire de France, écrit à propos des Normands et de leur littérature le paragraphe suivant :

On peut croire que dès avant l'établissement des Danois les habitants de la Neustrie [= Normandie] avaient développé plus fortement que ceux d'autres régions les caractères qui les distinguèrent plus tard, l'esprit positif et clair, le sens pratique, l'amour de l'ordre et de la règle. Les conquérants du Nord [...] y ajoutèrent ce qui leur était propre, la hardiesse, l'esprit d'entreprise, le besoin d'expansion qui se traduit dans les faits par ces conquêtes extraordinaires où revit la hasardeuse audace des Vikings, dans les idées par une curiosité ouverte de toutes parts; à l'amour de la règle et de l'ordre, qui répondait à leur forte conception du droit, ils joignirent le sentiment d'indépendance personnelle qui leur était inné.²

Si la littérature de Normandie mérite sans l'ombre d'un doute toute l'attention des savants d'hier et d'aujourd'hui puisque c'est la plus ancienne en langue d'oïl et puisque c'est depuis la Normandie que la langue et la littérature de France sont parties à la conquête de l'Angleterre, on peut être étonné par la caractérisation des habitants de Neustrie : hasardeuse audace et amour de la règle et de l'ordre, esprit positif et clair et sentiment d'indépendance personnelle inné, c'est une véritable synthèse de toutes les qualités que peut comporter une civilisation moderne. La raison de cette présentation plutôt élogieuse des Normands est toute simple : Gaston Paris parlait devant la Société des Antiquaires de Normandie. Il s'agit d'un travail de commande, tout comme peut l'être une conférence sur l'héritage des savants allemands délivrée à l'Institut Goethe. Les deux sujets sont néanmoins de vrais bons sujets.

En effet, si la littérature de la vieille France a essaimé à partir de la Normandie, la Romanistique a essaimé depuis l'Allemagne. Avec l'Allemagne, nous sommes, sinon au cœur, au moins à l'origine de la Romanistique, à l'époque où les fondations se mettent en place et les *topoi* de l'histoire de la philologie romane s'inventent. C'est le moment rare, unique, où l'universitaire découvre un terrain vierge qu'il se dépêchera de quadriller au point de le transformer en lieu commun. C'est le moment où le savoir s'organise, où l'on instaure de l'ordre grâce aux lois phonétiques, au classement des

¹ Ce texte, présenté le 17 juillet 2013 à l'Institut Goethe de Nancy, en conserve l'allure orale. Les références bibliographiques et certains développements ont toutefois été ajoutés pour cette version écrite.

² Paris (1912, 82-83).

langues en familles, aux stemmata qui servent à établir des éditions critiques. C'est le moment où se mettent en place les canons d'une nouvelle discipline universitaire avec ses toutes premières certitudes qui perdurent partiellement jusqu'au jour d'hui et font partie des fondations de notre discipline³.

Dans cette grande quête du savoir, l'Allemagne joue un rôle important puisque c'est de Berlin que part une nouvelle conception de l'université, celle qu'on désigne aujourd'hui simplement par le nom de son initiateur Wilhelm von Humboldt, dont l'université de Berlin honore le souvenir. La conception humboldtienne inclut tout type de savoir et, surtout, n'a d'autre visée que de permettre à l'Homme de mieux comprendre qui il est. D'où la large place qui est faite aux Lettres et Beaux-Arts. L'histoire de la Romanistique n'est donc qu'un fragment de cette histoire plus grande qu'est l'histoire de l'université moderne qui, depuis l'Allemagne, touchera l'ensemble de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

Ici, il ne pourra pas être question de retracer ce rayonnement allemand depuis les origines jusqu'à nos jours. Une liste de tout ce qui a été accompli par la Romanistique allemande n'aurait d'ailleurs qu'un intérêt limité et se transformerait vite en tableau de chasse. Il semble à la fois plus raisonnable et plus intéressant de se borner au moment initial quand naît le concept même de la romanistique universitaire et d'examiner ponctuellement quelques points cruciaux dans les ramifications européennes de cette histoire qui, à l'origine, est donc une histoire allemande.

Toute histoire a un début et, souvent, les histoires se nouent autour d'une figure fondatrice. Pour la Romanistique, c'est naturellement Friedrich Diez qui occupe ce rôle à l'université de Bonn, petite ville universitaire où se rendront le Suisse Adolf Tobler, le Français Gaston Paris et l'Italien Ugo Angelo Canello, sans compter ceux venus d'Allemagne. Mais nous sommes là déjà dans les marges de l'histoire, là où elle se mélange à la légende : cette histoire est construite autour d'une source où coule la parole fondatrice du maître et des pèlerinages de disciples variés qui essaient ensuite à travers l'Europe pour répandre le nouvel enseignement chez eux. Une configuration presque évangélique ou, au moins, un modèle de *translatio studii*, qui présente, toutefois, une faille, au moins pour ce qui concerne la France. Tobler était naturellement de langue allemande, et Canello, citoyen de l'empire autrichien originaire de Trévis, était lui aussi assez germanophone. Ils ont effectivement suivi, et avec profit, l'enseignement de Diez. Gaston Paris, par contre, lors de son séjour à Bonn, était plus jeune, trop jeune peut-être, et ne maîtrisait pas, à l'époque, la langue de Goethe, c'est-à-dire la langue de Diez. En effet, il avait été envoyé en Allemagne par son père Paulin, professeur au Collège de France, précisément pour qu'il apprenne cette langue indispensable à quelqu'un qui aspirait à s'occuper sérieusement de choses académiques. C'était en 1856-1857, et Gaston Paris avait 17 ans⁴.

³ Les études sur l'émergence de la romanistique en Allemagne constituent désormais un champ très ample. On peut consulter Hirdt (1993) et Christmann (1985). De nombreuses informations de détail sont rassemblées aussi par Kalkhoff (2010).

⁴ Canello y séjourna en 1870-71 grâce à une bourse d'étude autrichienne, cf. Formisano (2014).

Tobler, qui était à Bonn au même moment que Gaston Paris, résume la situation comme suit :

Jeder von uns beiden [Paris et Tobler] hat zwei Semester in Bonn studiert und da selbst neben anderen vortrefflichen Männern auch Diez gehört, ich allerdings insofern im Vorteil, als ich die Landessprache nicht erst zu erlernen brauchte, vier Jahre älter war, vier Semester akademischen Studiums an meiner Heimatuniversität hinter mir und Diezens bis dahin erschienenen Werke fleissig durchgearbeitet hatte.⁵

Il y aurait donc bien eu pèlerinage, mais pas de relation particulièrement privilégiée du type maître à élève, et pour des raisons objectives. Si Tobler revient, en 1876, soit 20 ans après les événements, sur ces années de jeunesse, les siennes et celles de Gaston Paris, avec lequel il entretenait d'ailleurs d'excellents rapports, c'est qu'il y avait naturellement derrière la relation à Diez l'enjeu de la filiation de la discipline universitaire entière. Gaston Paris, en effet, revendiquait volontiers pour lui-même le statut d'élève de Diez, mais plus par piété à l'égard de celui dont il s'efforça de faire connaître les travaux en France que pour s'accaparer d'un héritage spirituel. D'autres, en France et en Allemagne, s'en chargèrent, conférant ainsi au voyage allemand de Gaston Paris le but précis de s'initier à la Philologie romane et plaçant du même coup toute l'existence du savant français sous des auspices quasi téléologiques. Ce faisant, ils reconnaissaient à l'université allemande le statut de modèle que les Paris, père et fils, avaient eu la clairvoyance d'identifier, mais pour se l'approprier. Frédéric Masson, successeur de Gaston Paris à l'Académie française, écrit sans ambages : « Il nationalisa cette science qu'il apportait d'Allemagne »⁶. Gaston Paris, nouveau Prométhée, voleur de feu.

D'autres, surtout en France, trouvèrent un autre moyen pour secouer l'influence allemande, en défendant un mythe fondateur alternatif, construit non pas autour de la personne de Diez, mais autour de celle de Raynouard, qui effectivement précéda Diez du point de vue chronologique. François Raynouard était en grand homme en France, qui avant – ou : en plus – de s'occuper de philologie, était surtout un auteur dramatique à succès et un homme politique, emprisonné sous la Terreur, mais fait député sous le Consulat et l'Empire. C'est d'ailleurs en tant qu'écrivain, non en tant que savant, qu'il est élu, dès 1807, à l'Académie française⁷. En tant que savant, né dans le Midi, il se consacra surtout à la poésie lyrique des troubadours, dont il publia, un des premiers, des poèmes.

Mais le fait le plus important est qu'il a eu l'idée d'ouvrir son édition des poèmes des troubadours par une *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours*, parue en 1816, soit une vingtaine

⁵ Tobler (1912, 445-446). Le passage est cité également par Bähler (2004, 74) qui fournit aussi un exposé très nuancé des années allemandes de Gaston Paris et de sa relation avec Diez, aux pages 38-48 et 73-88. Sur son séjour en Allemagne, voir aussi Trachsler (2011).

⁶ Masson (1904, 14), cité d'après Bähler (2004, 70).

⁷ Par contre, lorsqu'il intègre l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, en 1816, c'est bien en tant que savant, il avait abandonné la scène pour la bibliothèque.

d'années avant la *Grammatik der romanischen Sprachen* de Diez, qui reconnaissait volontiers sa dette à l'égard de Raynouard. Dans cette grammaire comparée – donc effectivement écrite dans une perspective de philologie romane – Raynouard estime que la langue occitane conservait l'image la plus authentique d'une sorte de proto-roman, une forme primitive de la langue romane, dont seraient issues toutes les langues romanes modernes, thèse totalement erronée qui a assez vite été abandonnée par la suite⁸. Mais toujours est-il que la tentative d'envisager toutes les langues romanes dans leur relation au latin a pu constituer un titre pour transférer sur Raynouard la gloire dont jouissait Diez. En 1872, le combatif et patriotique Léon Gautier, par exemple, écrit à propos de l'Académicien dans la préface à son édition de la *Chanson de Roland*, qu'il

[...] avait ressuscité ou plutôt créé, non-seulement en France, mais en Europe, la science de la littérature provençale: c'était le grand Raynouard, que l'imperfection de sa science ne nous empêchera jamais d'admirer comme un des pères de l'érudition française et même allemande.⁹

Voilà qui inverse, un an après la guerre franco-prussienne et dans la préface d'une œuvre que Gautier qualifie de « poème national », les prérogatives, pour faire revenir en France les débuts de la nouvelle discipline. Sous la plume de Gautier, Raynouard devient le père de l'érudition allemande.

Il est vrai que Raynouard est le plus ancien. Il aurait pu être le père de quelque chose, le premier d'une lignée, mais, au moins au sens traditionnel, il n'a pas eu d'élève, si ce n'est qu'il a rencontré, dans l'omnibus entre Paris et Passy, le jeune François Guessard qu'il initia aux principes de la philologie et fit arriver à l'École des Chartes. Guessard allait devenir professeur à l'École Nationale des Chartes, où il ne brilla pas, mais eut pour élève les plus grands romanistes français de cette époque, Gaston Paris et, surtout, Paul Meyer. C'est dans ce sens que Raynouard, indirectement, se trouve tout de même à la tête d'une filiation française¹⁰.

Voilà donc pour les mythes fondateurs concernant la Philologie romane dont les différentes versions montrent assez que le sujet est sensible. Il est sensible parce qu'il met en concurrence deux pays qui se trouvent, après 1870-71, dans un rapport d'émulation, et que l'ordre chronologique instaure un ordre de préséance et un rapport de maître à élève.

Mais laissons ici les mythes fondateurs et tournons-nous vers l'histoire. Contrairement au mythe, qui la fonde et explique, toute véritable histoire a une préhistoire. C'est essentiellement ce qu'il eut avant Raynouard et Diez qui explique que le visage de la première romanistique est allemand et non français. L'universitaire Diez, en effet, vers 1820, travaillait dans un cadre institutionnel très différent que celui que

⁸ Voir, pour le parcours assez surprenant de cet abandon, Rettig (1976).

⁹ *La chanson de Roland* (1872, clxii).

¹⁰ Guessard est évoqué sous un jour sympathique par Monfrin (1958), réimprimé dans Monfrin (2001).

connut l'Académicien Raynouard quelques années auparavant de l'autre côté du Rhin. La Philologie romane en tant que discipline universitaire est allemande parce que l'université moderne toute entière est allemande et que, quand le nouveau modèle de l'enseignement universitaire s'est exporté, certes avec de nombreux ajustements, la romanistique a fait partie du voyage. La clé réside donc dans l'histoire des institutions.

A Bonn, en 1830, Friedrich Diez, se voit installé sur une chaire de *Geschichte der mittleren und neueren Literatur*¹¹. Avant d'accéder à sa chaire, Friedrich Diez était *Lektor der Neueren Sprachen*, "lecteur de langues modernes", ce qui, en soi, n'est rien de nouveau. Autrefois, au XVIII^e siècle, cette fonction s'appelait *Sprachmeister*, "maître de langues", comme il y avait des maîtres de danse ou d'équitation, d'ailleurs bien mieux rémunérés que les professeurs de langue. Il y en avait dans presque toutes les universités au XVIII^e siècle, et l'enseignement de la langue, en réalité de plusieurs langues étrangères, leur incombait. Mais cet enseignement était totalement orienté vers la pratique et ne comportait aucune dimension théorique ou historique et était en général assuré par des personnes sans diplôme universitaire que les professeurs universitaires regardaient avec condescendance¹². C'est cela qui allait changer avec Diez et les lecteurs nouveau style.

Sous l'impulsion de Humboldt, des chaires dédiées aux philologies modernes arrivent dans les universités, bien que sous un angle particulier et typiquement humboldtien : pour qu'un tel enseignement ait un sens, il fallait qu'un seul homme puisse le prendre en charge. Cet homme expliquerait et étudierait alors de façon transversale toute la production littéraire d'un point de vue à la fois historico-philologique et esthétique. Face à la philologie classique, face à la philologie orientale, il devait y avoir une philologie moderne, une seule. Une chaire consacrée à une seule langue ne servirait à rien. Au début du XIX^e siècle, apparaissent donc les premières chaires de philologie moderne, embrassant, concrètement, la philologie allemande, anglaise et romane. C'est la *Neuphilologie*, la Romanistique est encore loin. En effet, les arguments contre une dissociation des trois entités ne manquaient pas : si on remonte assez haut dans le temps, l'anglais n'existe pas, puisqu'on a affaire à de l'anglo-saxon, donc à du germanique, et les langues romanes accusent elles aussi l'influence des Francs. Par ailleurs, seule une vue comparatiste permet de dégager les spécificités dans chacune des philologies. Éclater la chaire en trois serait donc une erreur. Pas de spécialisation selon les différentes philologies, donc, pour l'instant, mais avènement graduel d'une *Neuphilologie* modelée sur l'*Altphilologie*. Ce qui change par rapport à l'époque des *Sprachmeister*, c'est l'arrivée, à l'université, d'une approche des langues et littératures modernes axée non plus sur une connaissance empirique, mais proprement scientifique, philologique.

¹¹ Hirdt (1993). Voir aussi Kalkhoff (2010, 277-285) et passim.

¹² Voir, pour l'exemple de Göttingen, Krapoth (2001). Certains éléments sont repris, en français, dans Krapoth (2014). Pour un contexte plus large, voir *L'enseignement du français en Europe autour du XIX^e siècle. Histoire professionnelle et sociale, numéro thématique de Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 33/34.

C'est ainsi que s'explique l'intitulé de la chaire de Diez évoqué à l'instant : *Geschichte der mittleren und neueren Literatur*. Diez était romaniste par goût, par vocation, par intérêt, mais son poste lui imposa d'assurer un enseignement de toutes les philologies, obligation dont il s'acquitta d'ailleurs toujours sans difficulté. Quant à la première chaire de philologie romane, elle sera créée à Berlin, en 1867, et sera occupée par Adolf Tobler¹³. C'est alors seulement, presque quarante ans après la création de la chaire de Diez, la reconnaissance, par le monde académique, de la spécificité, au sein des différentes philologies, anciennes et nouvelles, des langues et littératures romanes. C'est donc en 1867 que la Philologie romane s'affranchit avec succès à la fois de l'emprise de la philologie classique et de celle de la philologie anglaise et germanique, pour accéder à l'autonomie institutionnelle.

Le cheminement de la triade néophilologique – philologie anglaise, germanique, romane – analogue à l'*Altphilologie*, vers l'éventail plus différencié qui est, au fond, encore en vigueur aujourd'hui, passe par plusieurs étapes, dont la plus visible est constituée par la défection de la philologie allemande, qui quitte le trio quand George Friedrich Benecke est nommé à Göttingen en 1805 sur la première chaire de philologie germanique, ouvrant ainsi la voie à l'autonomie graduelle de la germanistique et inaugurant, du même coup, l'ère des *Seminare für Englische und Romanische Philologie*. Ces deux philologies, étrangères sur le sol allemand, resteront assez liées pendant quelques décennies encore et prennent le relais des chaires de philologies modernes. Entre 1860 et 1875, une douzaine de ces *Doppelprofessuren* est créée et pourvue en Allemagne¹⁴. En effet, à cette époque, la plupart des savants que nous romanistes considérons comme étant des nôtres, appartiennent en réalité aussi à nos collègues anglicistes et, plus rarement, germanistes : Karl Bartsch, à Rostock puis à Heidelberg, est germaniste et romaniste, d'autres, comme Edmund Stengel à Marbourg, Eduard Mall à Münster, Gustav Gröber à Breslau, couvrent la philologie anglaise et la philologie romane¹⁵.

Cette évolution conduisant à la différenciation des philologies se lit, par exemple, dans la création des revues scientifiques. On passe ainsi des *Göttingischen Gelehrte Anzeigen* (1739 et 1753) où philologies classique et moderne cohabitaient et côtoyaient des contributions touchant aussi d'autres disciplines des sciences humaines, à l'*Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen* (1846), puis au *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (1859)¹⁶. C'est l'émergence de la *Neuphilologie*, puis l'ère des *Doppelprofessuren*. En 1867, à Berlin, Tobler occupe, on l'a dit,

¹³ Swiggers (2000, 1279). Voir aussi Briesemeister (2001, 565). Sur les circonstances de l'arrivée de Tobler à Berlin, voir Lebsanft (2009, 70-72).

¹⁴ Le cas de Marbourg est bien documenté, Finkenstaedt / Haenicke (1994).

¹⁵ Outre Christmann (1985), voir le très utile répertoire de Storost (2000). Voir aussi Swiggers (2000) ainsi que les tableaux chez Kalkhoff (2010).

¹⁶ Certaines de ces publications de la première heure ont fait l'objet d'études précises au moment de leurs anniversaires respectifs. Voir, par exemple, Ringleben (2002). Voir aussi les publications citées *infra*, à la note suivante.

la première chaire de Philologie Romane, par voie de conséquence, quelques années plus tard, sont créées la *Zeitschrift für romanische Philologie* (1877) et les *Romanische Forschungen* (1883), qui documentent l'indépendance de notre discipline par rapport aux autres philologies modernes, tout comme les collections spécifiques pour les éditions de textes qui apparaissent au même moment : la *Bibliotheca Normannica* (Halle, 1879), l'*Altfranzösische Bibliothek* (Heilbronn, 1881) et la *Romanische Bibliothek* (Halle, 1888)¹⁷. Après la chaire de Tobler, d'autres se créent, souvent, d'ailleurs, par le biais de la scission d'une *Doppelprofessur* existante, laissant au professeur en poste son domaine de prédilection et recrutant un nouveau collègue, en général avec rang d'*Extraordinarius*, au profil complémentaire : parmi les premières chaires dédiées exclusivement à philologie romane figurent Munich (Konrad Hoffman 1869), Zurich (Gustav Gröber 1872), Strasbourg (Eduard Böhmer 1872) Leipzig (Adolf Ebert 1873). Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur le cas de Strasbourg, où a s'est produit un malentendu, peut-être volontaire, qui traduit très précisément le changement en cours. Les instances strasbourgeoises avaient en effet obtenu la permission des ministères berlinois pour entrer en négociation pour un poste d'*eines Lehrers für die romanischen Sprachen und für die englische Sprache*, "un professeur de langues romanes et de langue anglaise", clairement compris, de la part du ministère, comme une *Doppelprofessur*, ce que l'université de Strasbourg fit en toute bonne foi, proposant un poste à Eduard Boehmer pour la philologie romane et un autre à Bernhard ten Brink pour l'anglais¹⁸. C'était la voie de la modernité que ce passage de la *Doppelprofessur* à la chaire dédiée à une seule philologie, et c'est probablement pour cela que Bismarck, à Berlin, a suivi le raisonnement et a choisi d'implanter, dans cette ville sensible qu'était Strasbourg, une chaire consacrée exclusivement à la philologie romane.

En l'espace de quelques décennies, tout a donc été mis en place. A partir de 1870, en gros, on commence à avoir les chaires, les revues suivent dans les années 1880 et, en dernier lieu, on procède aussi à la création d'instituts dédiés plus ou moins aux philologies et aux disciplines qui existent encore aujourd'hui. C'est la scission administrative, permettant le passage des *Seminare für Englische und Romanische Philologie* à la *Einzelphilologie*, qui a été le plus long à réaliser – car il fallait dissocier aussi les bibliothèques et trouver de nouveaux bâtiments –, mais en gros, l'évolution est accomplie durant les deux premières décennies du xx^e siècle, et la Philologie

¹⁷ Sur le rôle des revues scientifiques, voir le volume *Tra Ecdotica e Comparatistica : Le riviste e la fondazione della Filologia Romanza* (Meneghetti / Tagliani (ed.) 2009), contenant des contributions sur la *Romania*, la *Zeitschrift für romanische Philologie* et plusieurs grandes revues italiennes. On notera d'ailleurs que cette évolution est assez générale parce qu'elle atteint aussi, avec un temps de retard, les États-Unis, où *The Romanic Review* (fondée en 1910), première revue consacrée à la philologie romane, fait suite aux *Modern Language Notes* (1884), *Publications of the Modern Language Association of America* (1885), *Modern Philology* (1903). Sur ce point, voir Malkiel (1972) et sur la *Romanic Review*, voir le fascicule jubilaire, 100/1-2 (Jan-March 2010), contenant notamment la contribution de Cerquiglini-Toulet (2010).

¹⁸ Voir la contribution de Rudolf (2014).

Romane jouit depuis lors non seulement d'un statut reconnu dans l'enseignement universitaire, mais aussi d'une existence juridique, administrative, financière et physique, avec des chaires, du personnel, des crédits, des locaux, des bibliothèques et des textes, voire des masses de textes, régissant jusqu'au dernier détail son fonctionnement. Pour preuve, ce passage, tiré du règlement interne du *Seminar für Romanische Philologie* de Göttingen, qui date de 1913 : *Wer das Zimmer als Letzter verläßt, hat das Gaslicht auszdrehen*. Si l'administration a pensé à cela pour vous, cela veut dire que vous existez officiellement, et elle aussi.

Voilà, donc, pour la Romanistique à la l'allemande telle qu'elle existe au sein de la nouvelle université humboldtienne. C'est globalement sous cette forme qu'elle sera importée, avec le système universitaire dont elle fait partie, par les pays voisins. Il ne sera pas possible d'évoquer ici tous les cas de figure que peut présenter ce processus d'importation et je me limiterai surtout au cas de la France. D'une part, parce que c'est le domaine que je connais le moins mal et d'autre part parce qu'on voit là le plus nettement les limites qui, dès le début, sont inhérentes au concept même de la Romanistique du modèle allemand.

Au premier abord, un regard sur la situation française dans la décennie de 1870, pourrait inviter à démentir l'influence allemande. Avec la *Collection des Poètes Français du Moyen Âge* (Paris, 1859), celle des *Poètes de Champagne antérieurs au xv^e siècle* (Paris, 1847), et les *Anciens Poètes de France* (Paris, 1858), la France dispose de collections d'éditions de textes spécifiques pour l'ancienne littérature de France bien avant l'Allemagne, de même que l'enseignement de la philologie médiévale se pratique, à l'École des Chartes dès 1829, et qu'au Collège de France, Paulin Paris enseigne la Littérature Médiévale Française depuis 1853. En réalité, il s'agit là de collections de textes méritoires, mais totalement préscientifiques, et ni l'École des Chartes ni le Collège de France n'offrait un enseignement universitaire humboldtien à proprement parler. C'est précisément lorsqu'on se rend compte, pour reprendre le mot célèbre de Léon Gautier, que la seule ville de Marbourg compte plus de spécialistes de la chanson de geste que toute la France, que les choses se débloquent : devant l'impossibilité de réformer la Sorbonne, on crée de toutes pièces l'École Pratique des Hautes Etudes qui dispense un enseignement explicitement calqué sur le modèle allemand où Gaston Paris, en 1868, commence ses séminaires de Philologie romane. En 1872, le même Gaston Paris fonde avec son ami Paul Meyer la revue *Romania*, et les deux sont aussi à l'initiative de la création de la Société des Anciens Textes Français en 1875, la première collection vraiment scientifique pour des éditions de textes. C'est donc, comme en Allemagne, à partir de 1870 que se fait l'introduction de la philologie romane dans le paysage universitaire français. Le fait que l'on soit presque en synchronie avec les créations des premières chaires allemandes, alors qu'il n'y avait, en France, aucune base comparable à la *Neuphilologie* allemande, s'explique précisément par ce retard : quand on comprend brusquement, côté français, les enjeux, on prend le train en marche sans se soucier des diverses mues qu'a connues la *Neuphilologie* en Allemagne, pour adopter directement le système dans son dernier

état, celui des *Einzelphilologien*, sans passer par la case néophilologique – philologie anglaise, allemande, romane – et gagnant ainsi une bonne cinquantaine d'années.

Il faut tout de même remarquer que l'introduction de la Philologie Romane en France donne lieu à un léger ajustement par rapport à la pratique dans les universités d'outre-Rhin : en France, on cultive beaucoup plus l'étude de la Philologie Française que Romane. En effet, dans l'Hexagone, aujourd'hui comme alors, on n'enseigne pas, selon le modèle allemand, la Philologie romane, mais la langue et la littérature françaises, sauf à Paris et dans de rares universités du Sud¹⁹. Les deux revues de philologie romane de France, la *Romania* (fondée en 1872) et la *Revue des Langues Romanes* (1870) à Montpellier figent précisément l'état programmatique des débuts, qui ne s'est jamais vraiment concrétisé au niveau institutionnel, mais reflète avec force le modèle allemand²⁰.

On touche ici à quelque chose de très fondamental de la conception de la Romanistique à l'allemande. Dans l'université allemande, la *Romanische Philologie* comprenait et comprend la science de la langue et de la littérature, *Sprach- und Literaturwissenschaft*, dans toutes les langues et dialectes romans, du portugais au roumain, du picard au sicilien. Ailleurs, même quand la désignation paraît identique – *filología románica*, *filologia romanza*, philologie romane – le contenu n'est pas exactement le même. En général, il y a une sorte de rétrécissement qui concerne soit la période – en général, on se limite au Moyen Age – ou les langues concernées – en général, on privilégie celle du pays. Ce qui a fait dire à Fritz Nies lorsqu'il présidait le *Deutsche Romanistenverband*, l'Association des romanistes allemands :

Romanistik müßte als Kuriosität in das Artenschutz-Abkommen aufgenommen werden: in freier Wildbahn lebt sie einzig im deutschsprachigen Raum, hat aber mit diesem nichts zu tun; sie ist in ihrem Bestand gefährdet; und nach ihren prächtigsten Platzhirschen zu schließen, würde durch ihr Verschwinden die geisteswissenschaftliche Fauna merklich verarmen²¹.

La romanistique devrait être intégrée à titre de curiosité dans la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages: dans la nature, elle ne vit que dans l'espace germanophone, mais n'a rien à voir avec ce dernier; sa population est menacée;

¹⁹ Cette tendance est ancienne et s'observe particulièrement bien dans le domaine de la langue, comme le montrent les dépouillements de Bergounioux (1991).

²⁰ À vrai dire, les deux revues ne sont pas tout à fait équivalentes : contrairement à la *Romania*, qui se veut internationale, universitaire et professionnelle, la *Revue des Langues Romanes* des débuts est fortement enracinée dans la culture occitane et fait volontiers une place à des poètes contemporains et des érudits locaux, et ne regarde pas sans hostilité vers Paris, d'où les grands professeurs contemplant, et commentent, ce qui se publie dans la *Revue des Langues Romanes* avec un mépris occasionnel. Le premier volume de la *Revue des Langues Romanes* devait d'ailleurs lui aussi s'ouvrir par quelques pages un peu programmatiques, mais comme les rédacteurs – de façon symptomatique – les avaient demandées à M. Saint-René Taillandier, une éminente figure politique du Midi, elles n'ont jamais été livrées : en 1871, dans la confusion qui a suivi la guerre franco-prussienne, M. Saint-René Taillandier a été appelé à Paris comme conseiller d'état.

²¹ Nies (1988).

et, à en juger par ses mâles dominants les plus impressionnants, la faune intellectuelle se trouverait considérablement appauvrie si elle venait à disparaître.

Le point essentiel, ici, est le simple constat que la Romanistique ainsi comprise n'a rien à voir avec le pays qui la cultive. Contrairement aux pays qui l'entourent, l'Allemagne ne parle aucune langue romane et la discipline ne bénéficie donc d'aucun ancrage naturel. Par conséquent, elle ne dispose pas non plus d'un appui politique, à la différence des pays de langue romane où la discipline peut toujours s'adosser à la langue – ou une langue – nationale et se trouve, de ce fait, protégée par un ensemble, que l'on ne peut pas défaire sans toucher du même coup la langue nationale. Cette conception des langues romanes en tant que système protège, par exemple, l'ancien français, qui tend à disparaître même des études de français, dès lors qu'on l'envisage comme indissociable de l'ancien italien et l'ancien espagnol auxquels on peut plus difficilement toucher en Italie ou en Espagne. Il est d'autant plus frappant de constater que c'est précisément en Allemagne qu'on continue à cultiver la conception originelle d'une famille de langues unitaire et solidaire et d'une approche scientifique qui ne conçoit que depuis peu le partage entre *Sprach-* et *Literaturwissenschaft*. Cette conviction concernant l'unité fondamentale de leur discipline a permis aux romanistes allemands de concevoir, et souvent de réaliser, des grandes entreprises comme le *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de Wilhelm Meyer-Lübke ou le *Grundriss der romanischen Philologie* de Gustav Gröber, qui fait, à l'aube du xx^e siècle, déjà, le bilan des premières décennies de sa discipline. Ces monuments, et d'autres, comme le dictionnaire de l'ancien français de Tobler ou le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg, étaient dès leurs débuts tellement indispensables à tous que le jeune Mario Wandruszka, à sa grande surprise, à la rentrée universitaire 1928 en Sorbonne, entend son enseignant français recommander à tous les étudiants l'apprentissage de la langue allemande²².

Pourtant, l'unité fondamentale de la discipline, ou, mieux, la *possibilité* de pouvoir l'embrasser dans sa totalité, a périodiquement été questionnée par les chercheurs les plus autorisés, en dehors de l'Allemagne et en Allemagne même. Il est frappant de voir que ce sentiment d'impuissance est apparu très tôt. Jacques Monfrin, dans sa leçon inaugurale à l'Ecole des Chartes en 1958, situe l'éclatement de la discipline peu après sa naissance, au moment où s'éteint la première génération de romanistes, la seule qui ait pu réellement prétendre embrasser toute la romanistique. Faisant le bilan de l'activité scientifique de Paul Meyer, il écrit :

En 1869, Paul Meyer était la philologie romane; il n'avait qu'à aller de l'avant, de toute sa force. En 1916, des choix s'imposaient. La philologie romane était une science complexe, aux multiples liaisons.

²² Wandruszka rappelle l'anecdote en ouverture de son article (Wandruszka 1988, 27).

Depuis longtemps, nul ne pouvait plus songer à embrasser d'un seul regard l'ensemble du domaine roman. Désormais, un seul homme n'avait guère la possibilité d'en dominer qu'une province ou deux²³.

Dès Paul Meyer, « depuis longtemps », la Romanistique se serait donc complexifiée et ramifiée au point de devenir indomptable. Il est clair que ce sentiment est largement partagé au sein de la communauté scientifique allemande elle-même où l'on plaide pour une spécialisation. Non seulement les chercheurs que nous sommes ne pouvons plus tout suivre, mais, surtout, les enseignants que nous sommes ne pouvons plus rien proposer de cohérent à nos étudiants, qui doivent balayer, en quelques heures d'enseignement hebdomadaire, une discipline aux dimensions amazoniennes. Du point de vue didactique, la Romanistique, comme le rappelle avec force Hans Rheinfelder en 1960, est en effet une exception, une anomalie :

Die deutschen Universitäten haben Lehrstühle für Deutsche Philologie; an den Höheren Schulen Deutschlands gibt es Deutsch-Unterricht. Die deutschen Universitäten haben Lehrstühle für Englische Philologie; an den Höheren Schulen gibt es Englisch-Unterricht. Die Universitäten haben Lehrstühle für Romanische Philologie, d. h. für die Geschichte der neun romanischen Sprachen und Literaturen; an den Höheren Schulen gibt es Unterricht im Französischen, Spanischen und Italienischen²⁴.

L'approche des langues et littératures romanes en tant que système qui ne livre sa cohérence qu'à condition d'être envisagé dans sa globalité, c'est-à-dire ce qui faisait au moment de la création de la discipline sa force, se révélerait désormais inapte aux exigences de l'université moderne. Il convient, dit-on, d'acter enfin la transformation du romaniste à l'ancienne en « romanistischer Einzelsprachler »²⁵.

Il ne faut pas en déduire que la Romanistique, le legs que l'Allemagne de la fin du XIX^e siècle a fait au monde, a vécu. La *Vollromanistik* existe bel et bien, et les grandes entreprises pan-romanistes qui se sont récemment réalisées sous impulsion allemande, comme le *Lexikon der Romanischen Linguistik* ou les trois gros volumes de la *Romanische Sprachgeschichte*, témoignent de la fécondité du concept. Sans doute la *Romania* semble plus cohérente quand on la regarde du point de vue du lingui-

²³ Monfrin (1958, 186). Mario Wandruszka (1988, 29) lui fait écho : «Länger als andere haben die deutschen Romanisten an der Idee der Gesamtromania als einer umfassenden Einheit, als eines einzigen großen Hauses mit vielen Wohnungen festgehalten. In den meisten Ländern hat die immer stärkere Beschränkung auf die Erforschung einer einzigen romanischen Sprache, ihrer Geschichte und Gegenwart, ihrer verschiedenen regionalen, sozialen, kulturellen Varietäten und Variationen dazugeführt, daß es dort kaum noch Romanisten in unserem Sinn gibt.» Stempel, dans le même volume, compare la Philologie romane à l'actrice principale d'une pièce de théâtre absurde qui lui serait dédiée, alors qu'elle aurait disparu depuis longtemps : «hier ist die romanische Philologie [...] alten Zuschnitts tatsächlich im Gespräch, aber sie ist als Lehrinhalt wie durch die damit beschäftigten Protagonisten der Lächerlichkeit preisgegeben und taugt nur noch für (allerdings sehr tiefgründige) Nonsens-Veranstaltungen.» (Stempel 1988, 41).

²⁴ Rheinfelder (1960, 201).

²⁵ Le terme est de Wandruszka (1988, 29).

ste plutôt qu'en historien de la littérature, mais l'enlissement du nouveau *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, ouvrage qui devait porter sur l'époque où les différentes littératures étaient encore censées refléter une unité première, ne suffit pas pour prouver que le concept de Romanistique, en littérature, est devenu inopérant. Il est clair, toutefois, que la Romania, par rapport à l'époque de Diez et de Tobler, s'est agrandie : essentiellement européenne au début du xx^e siècle, elle est aujourd'hui mondiale. L'Amérique latine a détrôné la Péninsule ibérique, la francophonie a pris le relais du classicisme français et les *Colonial Studies* invitent à regarder les textes non plus depuis le centre, mais depuis la marge²⁶. Après le structuralisme, les courants post-modernes, le féminisme, les *gender studies*, les *queer studies*, ont apporté d'autres paradigmes interprétatifs à la palette des romanistes. Il est difficile, en effet, d'y voir encore l'unité centripète que dégageait le *Grundriss* de Gröber, voire celle que pouvaient encore incarner ces personnalités d'exception qu'étaient Spitzer et Auerbach, sans doute les derniers qui remplissaient la discipline de l'intérieur, au moment où ils apportaient aux Etats-Unis non seulement une certaine forme de Romanistique, mais une certaine forme de philologie tout court. La Romanistique allemande était alors le modèle pour les études de lettres en général et c'est donc à travers la Romanistique que le Continent nord-américain a rencontré – dans le cas de Spitzer, on devrait dire heurté – une nouvelle façon de lire les textes. C'était il y a longtemps, c'était hier.

L'erreur la plus grave que la romanistique puisse faire aujourd'hui, si elle entend préserver ce qui lui reste de son identité, serait de se chercher quelque part, guidée par une théorie littéraire exogène, un îlot encore inoccupé pour s'y installer un temps avant de passer au prochain îlot, plus exotique encore. Là ne peut pas être l'avenir d'une discipline qui, si elle doit avoir un sens, a plutôt besoin de se recentrer que de se diversifier. D'ailleurs, la romanistique allemande a déjà trouvé le moyen de se reforcer une identité commune en s'interrogeant sur son histoire. Les études sur l'histoire de la discipline, y compris pendant les périodes difficiles et douloureuses, prouvent, si besoin était, que la romanistique est bien une histoire allemande. En même temps, elles attestent aux romanistes une conscience particulière concernant leur propre faire et les conséquences de leurs choix idéologiques qui peut bien servir de modèle à d'autres pays.

A bien y réfléchir peut-être même qu'à son insu, à l'insu de nous tous, la romanistique allemande n'a jamais cessé d'être en phase avec ses origines : c'est à Heidelberg que se fait le *Dictionnaire Etymologique de l'Ancien Français*, et le *Lessico Etimologico Italiano* se fait à Sarrebruck, tous deux financés dans le cadre de projets d'Académies, et ce depuis les années 1970. La romanistique allemande n'en tire que la gloire. *Ars gratia artis*, comme toute université qui se respecte, même si elle ne se situe ni en Grèce ni en Italie, entretient un département d'archéologie classique. Aucune retombée politique positive n'est à attendre puisqu'on s'occupe du patrimoine des autres,

²⁶ Pour une présentation très accessible, voir von Stackelberg (1991).

non du sien. A la limite, précisément pour cette raison-là, les porteurs des projets essuient les critiques des instances politiques qui leur reprochent un mauvais usage de l'argent public. Un contribuable allemand peut comprendre pourquoi il faut financer l'étude étymologique de l'allemand, mais pas du français ou de l'italien. Pourquoi donc le faire?

La romanistique allemande s'occupe d'étymologie française et italienne, avec lesquelles elle n'a, pour reprendre l'expression de Fritz Nies, *nichts zu tun*, parce qu'elle perpétue ici la tradition humboldtienne, où la connaissance est une fin en soi et le savoir est universel. C'est peut-être l'enseignement le plus éclatant que la romanistique allemande délivre, depuis 150 ans, aux romanistes du monde.

Universität de Zurich

Richard TRACHSLER

Bibliographie

- Bähler, Ursula, 2004. *Gaston Paris et la Philologie Romane*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises 234.
- Bergounioux, Gabriel, 1991. «L'Introduction de l'ancien français dans l'université française (1870-1900)», *Romania* 112, 243-258.
- Briesemeister, Dieter, 2001. «Geschichte des Faches Romanistik an den Hochschulen. Deutschland», in: Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (ed.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, vol. I, 1, Tübingen, Niemeyer, 562-574.
- Cerquiglini-Toulet, Jacqueline, 2010. «La littérature médiévale dans l'histoire littéraire et la théorie : l'exemple de la *Romanic Review*», *Romanic Review : 1910-2010. A hundred years of romance studies*. Special issue : *Romanic Review* 100/1-2 (Jan-March 2010), 91-100.
- Christmann, Hans Helmut, 1985. *Romanistik und Anglistik an der deutschen Universität im 19. Jahrhundert. Ihre Herausbildung als Fächer und ihr Verhältnis zu Germanistik und klassischer Philologie*, Mainz-Stuttgart, Steiner, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Abhandlungen des Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, année 1985, n°1.
- Finkenstaedt, Thomas / Haenicke, Gunta, 1994. «Gutachten des Prof. Tobler in Berlin betreffend die Vorschläge des Prof. Stengel in Marburg wegen Gründung von Universitätsseminarien für romanisch-englische Philologie», in: Baum, Richard / Böckle, Klaus / Hausmann, Franz Josef / Lebsanft, Franz (ed.), *Lingua et Traditio. Geschichte der Sprachwissenschaft und der neueren Philologien. Festschrift für Hans-Helmut Christmann zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 481-488.
- Formisano, Luciano, 2014. «La romanistique allemande et l'Italie au XIX^e siècle», in: Trachsler, Richard (ed.), *Bartsch, Foerster et Cie. La première romanistique allemande et son influence en Europe*, Paris, Classiques Garnier, Rencontres. Secteur Moyen Age. Civilisation Médiévale.
- Hirdt, Willi (ed.), 1993. *Romanistik. Eine Bonner Erfindung*, Bonn, Bouvier, 2 vol. (I : Présentation ; II : Documentation).
- Kalkhoff, Alexander, 2010. *Romanische Philologie im 19. und frühen 20. Jahrhundert. Institutionengeschichtliche Perspektiven*, Tübingen, Narr, *Romania Monacensia* 78, 277-285.
- Krapoth, Hermann, 2001. «Die Beschäftigung mit romanischen Sprachen und Literaturen an der Universität Göttingen im 18. und frühen 19. Jahrhundert», in: Lauer, Reinhard (ed.), *Philologie in Göttingen. Sprach- und Literaturwissenschaft an der Georgia Augusta im 18.*

- und beginnenden 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttinger Universitätsschriften, Serie A : Schriften, 18, 57-90.
- Krapoth, Hermann, 2014. «Les premiers séminaires de philologie romane. L'exemple de Göttingen», in: Trachsler, Richard (ed.), *Bartsch, Foerster et Cie. La première romanistique allemande et son influence en Europe*, Paris, Classiques Garnier, Rencontres. Secteur Moyen Age. Civilisation Médiévale.
- La chanson de Roland*, 1872. *Texte critique, accompagné d'une traduction nouvelle et précédé d'une introduction historique*, par Léon Gautier, Tours, A. Mame.
- Lebsanft, Franz, 2009. «Adolf Tobler (1835-1910). I : < Der gesamte Reichtum der Menschennatur >», in: Bähler, Ursula / Trachsler, Richard (ed.), *Portraits de médiévistes suisses (1850-2000). Une profession au fil du temps*, Genève, Droz, Publications Romanes et Françaises 246, 61-95.
- L'enseignement du français en Europe autour du XIX^e siècle. Histoire professionnelle et sociale*, numéro thématique : *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 33/34 (2005) version mise en ligne le 01 janvier 2012, consultée le 13 juillet 2013. <<http://dhfles.revues.org/1647>>
- Malkiel, Yakov, 1972. «The First Quarter-Century (and Some Antecedents)», *Romance Philology* 26, 3-15.
- Masson, Frédéric, 1904. *Discours prononcé dans la scéance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Frédéric Masson, le jeudi 28 janvier 1904*, Institut de France, Académie française, Paris, Firmin-Didot.
- Meneghetti, Maria Luisa / Tagliani, Roberto (ed.), 2009. *Tra Ecdotica e Comparatistica : Le riviste e la fondazione della Filologia Romanza*, Firenze, Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini.
- Monfrin, Jacques, 1958. «Leçon d'ouverture du cours de philologie romane à l'École des chartes (6 novembre 1958)», *Bibliothèque de l'École des chartes* 116, 170-193.
- Monfrin, Jacques, 2001. *Études de philologie romane*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises 230, 3-20.
- Nies, Fritz, 1988. «Die Zukunft eines 'unmöglichen Fachs'», in: Nies, Fritz / Grimm, Reinhold R. (ed.), *Ein 'unmögliches Fach': Bilanz und Perspektiven der Romanistik*, Tübingen, Narr, 9-12.
- Paris, Gaston, 1912. «La Littérature normande avant l'annexion (912-1204)», *Mélanges de Littérature française du Moyen Age*, publiés par Mario Roques, Paris, Champion. [Discours lu à la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, le 1^{er} décembre 1898].
- Rettig, Wolfgang, 1976. «Raynouard, Diez und die romanische Ursprache», in: Niederehe, Hans-Josef / Haarmann, Harald (ed.), *In Memoriam Friedrich Diez, Akten des Kolloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik (Actes du Colloque sur l'Histoire des Etudes Romanes / Proceedings of the Colloquium for the History of Romance Studies)*, Trier, 2.-4. Okt. 1975, Amsterdam, John Benjamins, 247-273.
- Rheinfelder, Hans, 1960. «Vom Notstand der romanischen Philologie», *Die Neueren Sprachen*, neue Folge 9, 201-208.
- Ringleben, Joachim, 2002. «Über die Anfänge der Göttingischen Gelehrten Anzeigen», in: Smend, Rudolf (ed.), *Die Wissenschaften in der Akademie. Vorträge beim Jubiläumskolloquium der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen im Juni 2000*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 345-355.
- Romantic Review : 1910-2010. A hundred years of romance studies*. Special issue : *Romantic Review* 100/1-2 (Jan-March 2010).

- Rudolf, Winfried, 2014. «Bernhard ten Brink and Edmund Max Stengel – Two Pupils of Friedrich Diez and Their Contributions to the Study of Medieval English in the National Discourse of the Nineteenth Century», in: Trachsler, Richard (ed.), *Bartsch, Foerster et Cie. La première romanistique allemande et son influence en Europe*, Paris, Classiques Garnier, Rencontres. Secteur Moyen Age. Civilisation Médiévale.
- Stempel, Wolf-Dieter, 1988. «Die schwierige Einheit der romanischen Philologie», in: Nies, Fritz / Grimm, Reinhold R. (ed.), *Ein 'unmögliches Fach': Bilanz und Perspektiven der Romanistik*, Tübingen, Narr, 41-58.
- Storost, Jürgen, 2000. «Die 'neuen Philologien', ihre Institutionen und Periodica : eine Übersicht», in: Auroux, Sylvain / Koerner, E.F.K. / Nederehe, Hans-Josef / Versteegh, Kees (ed.), *History of the Language Sciences*, Berlin-New York, De Gruyter, Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 18.2, 1240-1272.
- Swiggers, Pierre, 2000. «Les débuts et l'évolution de la philologie romane au XIX^e siècle, surtout en Allemagne», in: Auroux, Sylvain / Koerner, E.F.K. / Nederehe, Hans-Josef / Versteegh, Kees (ed.), *History of the Language Sciences*, Berlin-New York, De Gruyter, Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 18.2, 1272-1285.
- Tobler, Adolf, 1912 [1876]. «Briefe von Gaston Paris an Friedrich Diez», *Vermischte Beiträge*, Leipzig, Hirzel, vol. 5, 443-475.
- Trachsler, Richard, 2011. «Portrait des fernen Freundes. Die Briefe von Léopold Jacottet an Gaston Paris», in: Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (ed.), *Lexikon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien zum 65. Geburtstag von Günter Holtus*, Berlin, De Gruyter, 733-740.
- von Stackelberg, Jürgen, 1991. «Zu neuen Ufern... Die französischsprachige Literatur Afrikas, der Antillen und Kanadas als romanistischer Studiengegenstand», in: Engelbert, Manfred / Knauf, Michael (ed.), *Romanistik und Französische Revolution : 200 Jahre Französische Revolution – 100 Jahre Seminar für Romanische Philologie Göttingen*, Bochum, AKS Verlag, Fremdsprachen in Lehre und Forschung 9, 29-42.
- Wandruszka, Mario, 1988. «Deutsche Romanistik: Kritische Bilanz und Perspektive», in: Nies, Fritz / Grimm, Reinhold R. (ed.), *Ein 'unmögliches Fach': Bilanz und Perspektiven der Romanistik*, Tübingen, Narr, 27-39.